

| | |
|---------------------|--|
| Zeitschrift: | Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg |
| Band: | 24 (1977) |
| Heft: | 1-2 |
| Rubrik: | Besprechungen |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

seinem Werk „*Al-Faṣl fi’l-ibārah*“ („Die Klarstellung über die Existenz“) eine Kritik des Aristoteles’ und der aristotelischen Tradition. Er schreibt: „Die Existenz ist nicht ein Prinzip, sondern ein Ergebnis.“

BESPRECHUNGEN

Finianos, Ghassan: **Les grandes divisions de l’être «Mawjûd» selon Ibn Sînâ.** – Fribourg: Editions Universitaires 1976. 303 p.

La philosophie grecque constitue une des branches importantes de la pensée dans l’Orient islamique. Importante non pas à cause de nouvelles formulations des problèmes fondamentaux et par conséquent des nouvelles possibilités d’aboutissement, mais à cause de la réaction qu’elle a suscitée chez les penseurs orthodoxes de l’Islam. Cette importance fut accrue grâce au rôle que les philosophes hellénisants de l’Orient ont joué dans la transmission de la philosophie grecque aux Latins. C’est par eux qu’Aristote fit son entrée massive au Moyen Age. Toutefois ce rôle ne fut pas simple puisqu’ils ont su marquer la pensée grecque de telle façon qu’une différence peut être établie entre l’«Aristote» d’un Averroès par exemple et celui d’Avicenne ou d’Al-Fârâbî. Dans ce sens, l’étude de G. Finianos peut nous intéresser en nous montrant la compréhension avicennienne d’Aristote. De plus, les médiévaux de l’Orient sont les riches héritiers d’une tradition originale, car propre à l’homme qui habite cette partie du monde et qui le différencie des autres. La pensée persane, le Coran et la philosophie grecque font qu’en lisant Avicenne nous nous trouvons devant un philosophe très original dans sa manière de penser. C’est l’autre sens qui peut nous intéresser dans la thèse de G. Finianos.

Cette thèse commence par une interrogation: quel est l’objet de la métaphysique? L’auteur répond que pour Avicenne c’est l’existant en tant qu’existant. Mais pour déterminer l’objet de la métaphysique, il faut aussi déterminer les objets des sciences qui lui sont inférieures: les sciences naturelles dont les objets sont les êtres mêlés à la matière dans la réalité et le concept, et les mathématiques qui regardent les êtres en relation avec la matière dans la réalité et non pas dans le concept. De plus, les objets des sciences pratiques (la politique, le comportement de l’homme dans la famille, la morale) sont aussi déterminés. La logique est considérée comme un instrument nécessaire à la démarche philosophique.

Terminant ainsi le premier chapitre qui constitue une excellente introduction à la classification des sciences selon Avicenne, G. Finianos établit les divisions de l’être grâce à deux critères qui sont la forme et la fin. Si nous prenons la forme, nous n’arriverons pas à la finalité. C’est en se basant sur la fin que nous arrivons à l’être au sens plein, à l’être nécessai-

rement existant. Les divisions établies selon la fin – que traite cette thèse – sont: la substance, l'essence et l'existence, la cause et l'effet, l'antérieur et le postérieur, le possible et le nécessaire. A travers ces divisions formant chacune un chapitre, c'est l'être nécessaire qui est visé, qui une fois connu par sa différenciation d'avec les autres êtres qui ne possèdent pas le même degré de nécessité que lui, devient chez Avicenne l'objet de la science divine, constituant ainsi l'étape ultime de la démarche philosophique.

A la fin de sa thèse, G. Finianos aboutit à ce que «malgré son originalité, sa croyance coranique, son attachement au néo-platonisme sous l'influence d'Al-Fārābī, le philosophe musulman reste dans son fond aristotélicien» (p. 283). Certes, à la suite d'une thèse qui regarde les divisions de l'être, nous sommes devant ce qui est aristotélicien chez Avicenne. J'aurais aimé que la division de l'un et du multiple ne soit pas convertie à la division de l'essence et de l'existence (p. 141-144). Peut-être cela nous aurait-il valu l'examen du côté platonicien de ce philosophe. Et si ces divisions faites selon le schéma d'Aristote aboutissent à l'existant nécessairement existant, nous ne pouvons pas nier le rôle de l'émanation, terme étranger à l'aristotélisme, lorsque nous abordons l'être nécessaire dans sa relation aux autres êtres, ou le rapport entre le Créateur et les créatures. Mais avouons qu'en continuant une discussion qui montre la part d'Aristote ou de Platon chez Avicenne, nous manifestons une méconnaissance des données de l'histoire de la philosophie médiévale. En effet, cette histoire nous apprend que l'*«Aristote»* d'Avicenne était «coloré» de néo-platonisme. En traitant l'existant nécessairement existant qui constitue l'objet de la science divine et qui peut être assimilé à Dieu, Avicenne connaissait un livre faussement attribué à Aristote: *«la théologie d'Aristote»* d'inspiration néo-platonicienne. Ce n'est qu'à la venue d'Averroès que la philosophie d'Aristote commença à se débarrasser des éléments néo-platoniciens, et alors un autre type d'aristotélisme sera légué aux Latins.

Il est donc nécessaire d'examiner les sources de l'aristotélisme d'Avicenne. Mais malgré l'importance de cet examen, cela ne saurait pas être demandé à une thèse qui discute les divisions de l'être. C'est un travail qui devrait être entrepris à part.

Je voudrais conclure en signalant un des points positifs de cette étude: son appui sur les textes d'Avicenne. L'histoire de la philosophie médiévale a beaucoup souffert des malentendus qui résultent des connaissances erronées, car elles ne sont pas fondées sur des textes sûrs. C'est pourquoi l'auteur de cette thèse essaie de vérifier la fameuse distinction entre essence et existence (p. 146) et réduit cela à une distinction logique et non pas métaphysique. Une autre discussion avec Anne-Marie Goichon concerne l'identification entre la puissance et la possibilité logique (p. 206).

Ayant fait sa thèse en s'appuyant sur des éditions critiques et en ne prêtant pas l'oreille aux préjugés qui entourent ce philosophe, G. Finianos peut prétendre avec raison avoir écrit une excellente étude sur Avicenne.

JOSEPH AL-OBAIDI

Lestapis, S. de, S.J.: *L'énigme des Pastorales de saint Paul.* Paris: Gabalda 1976. 462 p.

Les épîtres à Tite et à Timothée forment un bloc homogène, leur unité littéraire étant indiscutable. Par conséquent, leur rédaction ne peut être séparée par un grand intervalle, ni même «panachée» par la composition intermédiaire d'autres épîtres. Mais à quelle époque et en quel lieu furent-elles écrites? L'une des objections que l'on élève contre leur authenticité paulinienne est la difficulté de les insérer dans la trame de la vie de l'Apôtre. S. de Lestapis s'attaque à ce problème avec un soin et une objectivité supérieurs à tous ses devanciers. Il apporte de nouveaux arguments d'ordre historique, littéraire, théologique; de sorte que son ouvrage devra être consulté par tout exégète des «*Pastorales*».

Trois hypothèses de rédaction sont possibles: une rédaction précoce, avant que Paul n'apporte la collecte à Jérusalem en 58; une rédaction tardive, au cours des trois dernières années de l'Apôtre en 64-67; une rédaction médiane au cours de la montée à Jérusalem qui donnera lieu à l'arrestation de Paul dans le Temple et qui sera immédiatement suivie d'une captivité à Césarée et à Rome. S. de Lestapis exclut les deux premières possibilités (la seconde avec beaucoup de nuances) et ne retient que la troisième: les lettres à Tite et à Timothée se situent au cours du trajet de Philippe à Milet en mars-avril 58; II Tim. date du début de la captivité romaine, printemps 61 (un très important *Excursus* fixe la *chronologie paulinienne*, tenant compte des précisions apportées par J. Dauvillier à propos de la fuite de Damas sous Aréatas IV, de la montée à Jérusalem sous Hérode Agrippa I, et de la date du remplacement de Félix par Festus en 60; cf. pp. 413-426).

Comment arriver à de telles déterminations? Par l'examen de tous les «*personalia*», c'est-à-dire des souvenirs de l'Apôtre, des petits faits personnels dont sont parsemés ces épîtres: messages, petites commissions (le manteau laissé chez Carpos), les références aux lieux et aux personnes fréquentés. Ce sont des données vérifiables par des tiers (Loïs et Eunice, mère et grand-mère de Timothée), et qui non seulement sont un signe possible d'authenticité, mais sont aussi susceptibles de dater un écrit lorsqu'elles ont des correspondants dans les Actes des Apôtres. C'est pourquoi toute la première partie de l'ouvrage analyse minutieusement les dix-neuf «*personalia*» des *Pastorales*, qui, loin d'être des «*membra disjecta*», aboutissent à une orientation cohérente, celle d'une rédaction paulinienne, mais décelant aussi la main de Luc, près de l'Apôtre chaque fois qu'il écrit à Timothée et à Tite, et toujours antérieure aux épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. — Au passage, l'auteur distingue l'imposition des mains de Paul à Timothée, faite à Lystres (Act. XVI, 2-3) conférant un pouvoir ministériel, de celle accordant une délégation-juridiction donnée à Milet (II Tim. I, 5-6). S'il n'y a pas de salutations pour Onésiphore à la fin de II Tim., c'est que c'est lui-même qui porte la lettre à Ephèse, La délivrance de la «gueule du lion» (II Tim. IV, 17) vise les machinations tramées par les grands prêtres et les notables juifs (Act. XXV, 2). Les *membrana* ou parchemins de II Tim. V, 19

sont soit des peaux préparées pour pouvoir écrire, soit une collection des logia du Seigneur. Secundus est à identifier avec Démas, et Gaius de Thessalonique avec Crescens, etc.

Ces résultats permettent une nouvelle lecture des Pastorales et de confirmer leur unité historique (cf. notamment le parallèle entre I Tim. et le «Discours de Milet»; l'influence de la structure stable de la communauté de Qumrân et de l'Eglise-mère de Jérusalem: autorité sédentaire et personnelle, Jacques, frère du Seigneur, et le collège d'Anciens; cf. la «hiérarchie» dans nos épîtres). Les épîtres de la captivité montreront que II Tim. a été efficace: en 62–63, Timothée et Marc sont arrivés près de Paul. D'un point de vue théologique, il est improbable que les Pastorales soient postérieures à Col./Eph. En effet, la théologie du Mystère n'est qu'inchoative et incomplète dans nos épîtres et n'aura sa plénitude d'expression que dans Col./Eph., où s'épanouit l'expérience spirituelle de l'Apôtre: La sotériologie de Tit., I Tim. est très proche de celle de Rom.; l'exposé du Mystère de la piété et de la foi (I Tim. III, 9,16) manifeste une ecclésiologie ayant beaucoup plus d'affinités avec les Grandes épîtres qu'avec celles de la captivité. Cette ecclésiologie de Tit./II Tim. se meut dans une vision d'églises locales, alors que la vision de l'Eglise universelle et du Plérôme propre à l'Eglise céleste en est pratiquement absente, mais sera dominante dans Col./Eph. Ces dernières évoquent la perspective eschatologique de l'Epoque du Christ, qui est ignorée de Tit./I Tim. Le thème eschatologique apparaît dans II Tim. (qui ignore le «mysterion» et introduit l'«Epiphanéia») où Paul a comme l'obsession de l'imminence du Jour du Seigneur, mais il n'est pas encore question du Christ-céleste qui remplit toutes choses (Eph. IV, 11) ni de l'Eglise que le Christ se présente à lui-même comme une épouse glorieuse (Eph. V, 26). Il faut signaler enfin des notations très judicieuses sur le thème de la succession apostolique et du magistère ecclésial. Si Timothée est qualifié d'Evangéliste (II Tim. IV 5), ce terme prend ici un sens spécifique, technique, désignant une certaine fonction hiérarchique pour l'organisation actuelle de la communauté éphésienne; il marque le passage de l'itinérance apostolique à la sédentarité épiscopale. C'est donc un titre de transition avec l'épiscopat de la deuxième génération chrétienne.

Cet ouvrage qui comporte tant de richesses est donc important. Il le restera, tant il est bien informé et mesuré en toutes ses analyses. Ce n'est pas à dire que l'on puisse souscrire à toutes ses notations (par exemple: une «venue en esprit», à Corinthe, s'intercalant entre deux venues physiques, ou le manque de discernement entre un écrit «pastoral» et des lettres doctrinales...); mais la sagacité de l'auteur inspire confiance et l'on a en main toutes les pièces du dossier. Il s'agit donc d'un livre neuf, intelligent et honnête, qu'il faut lire sans idée préconçue, comme l'une des meilleures contributions à l'exégèse paulinienne contemporaine. Nous souscrivons sans réserve à la conclusion de S. de Lestapis: «une rédaction précoce des Pastorales n'est pas impossible, elle est même plausible».

C. SPICQ, O.P.

Norbert A. Luyten OP [Hrg.]: Das Menschenverständnis nach Thomas von Aquin. – Freiburg (Schweiz): Universitätsverlag 1976. 170 S. (Arbeiten zur Psychologie, Pädagogik und Heilpädagogik. Bd. 31.)

Der vorliegende Band ist die Übersetzung einer Publikation französisch gehaltener Vorträge, die 1974/75 von Dominikanerprofessoren der Universität Fribourg aus Anlaß des 700. Todestages des hl. Thomas von Aquin veranstaltet wurden (Originaltitel: *L'anthropologie de Saint Thomas d'Aquin. 8 conférences, publiées par N. A. Luyten OP*. Fribourg: Editions Universitaires 1975. 205 p.).

Der Kirchenhistoriker M. H. VICAIRE bietet im ersten Vortrag eine ausgezeichnete Übersicht über den Werdegang des Aquinaten und versucht anhand einwandfreier Quellen, seine geistige Persönlichkeit, die sich in der Spannung von Kontemplation und Aktion entfaltet, plastisch vor Augen zu führen.

N. A. LUYTEN, Animator der Vortragsreihe und ihr Herausgeber in beiden Sprachen, stellt in einem einleitenden Vortrag das philosophische Menschenbild des Aquinaten vor. Dabei scheut sich der Autor nicht, den heutigen philosophischen und theologischen Richtungen zum Trotz, an dem von Thomas vertretenen metaphysischen Dualismus des Menschen, der von vielen mißverstanden und darum abgelehnt wird, festzuhalten.

M. J. NICOLAS befaßt sich mit dem Ursprung und der Transzendenz des Menschen. Bei einer philosophischen Gegenüberstellung von moderner Evolutionslehre und thomasischer Auffassung von der Herkunft des Menschen ergibt sich nach Nicolas überzeugend, daß die Doktrin des Aquinaten den heutigen Anschauungen im wesentlichen nicht widerspricht. Freilich muß man dabei nach Thomas daran festhalten, daß die Gesetze einer aufsteigenden Entwicklung der materiellen Welt von Gott eingeprägt wurden und daß die «Ankunft» des Geistes, d. h. der menschlichen Seele, einen unmittelbaren kreativen Eingriff Gottes erfordert. Oberflächlich gesehen scheint der Autor zu sagen, daß unsere Erfahrung einen jeglichen Dualismus ausschließt, aber dies wird nur in Bezug auf den Dualismus der Substanzen gesagt – der Mensch besteht aus einer einzigen Substanz, was allerdings der Zusammengesetztheit dieser Substanz aus Materie und Geist nicht widerspricht, und eben in dieser Zusammengesetztheit – über die wir uns nicht hinwegtäuschen dürfen – besteht der radikale Dualismus des Menschen. Die deutsche Übersetzung wird dem französischen Original nicht ganz gerecht, wenn gesagt wird, Thomas hätte eine anfanglose und dennoch erschaffene Welt angenommen. Er hat nur die Möglichkeit dieser Hypothese bejaht.

Einen sehr wertvollen Beitrag leistet M. G. COTTIER, der die Libido-Lehre Freuds im Lichte der Appetitus-Lehre von Thomas auswertet. Gerade diese Gegenüberstellung erlaubt es ihm, einerseits den bleibenden Wert und die bleibende Verwendbarkeit der thomasischen Lehre festzustellen und andererseits aufzuzeigen, daß eine integrale Anthropologie ohne metaphysische Reflexion überhaupt nicht möglich ist. Nach der sehr guten Übersicht von Freuds Lehre wird die Zusammenfassung der thomasischen Doktrin – besonders da einleitend nicht genügend gesagt wird, daß Thomas von einer ganz

anderen Sicht aus an den Menschen herangeht – auf solche, die darin weniger bewandert sind, wegen ihrer außerordentlichen Gedrängtheit ein wenig abschreckend wirken.

M.-D. PHILIPPE'S Vortrag trägt den Titel: Person und Interpersonalität. Wie der Autor feststellt, scheint die Erforschung der Person immer zwischen drei Polen zu oszillieren: Individualität, Mitteilbarkeit und Transzendenz. Diesem Problem kann Thomas deshalb gerecht werden, weil er die Person auf metaphysischer Ebene betrachtet. Und obwohl der Aquinate immer als Theologe vorgeht, haben seine Überlegungen auch philosophischen Wert. Die Person ist nach Philippe in dem, was in ihr am grundlegendsten ist, autonom. Sie ist aber «Interpersonalität» in ihrer letzten Vollendung, also in ihrer eigentlichen Zielsetzung. Diese Interpersonalität verwirklicht sich hauptsächlich in der Freundschaftsliebe, ja letztere geht über jene hinaus. Aber die Person darf auch bei jener Freundschaftsliebe nicht stehenbleiben, die gegenüber einer anderen menschlichen Person empfunden wird, sie muß, um sich zu vollenden, das Absolute, d. h. die Person Gottes erreichen. Sehr tiefesinnig und anregend ist, was der Autor über die Freundschaftsliebe sagt. Zu begrüßen ist, daß sämtliche Texte des Aquinaten, auf die im Vortrag hingewiesen wurde, in einer Fußnote im lateinischen Originaltext angeführt werden.

C. E. O'NEILLS Vortrag hat den Menschen zum Thema, insofern er auf Gott hin offen ist (*capax Dei*). Der Autor versucht, von der gegenwärtigen Problematik ausgehend – die weitgehend von Barth und Bultmann bestimmt ist –, Zugang zum Verständnis des Menschen zu finden. Dadurch gewinnen seine Ausführungen an Aktualität. Es ist ihm besonders daran gelegen aufzuzeigen, daß Thomas, der in der Perspektive des Glaubens steht, den Menschen folgerichtig als ein auf Gott hin offenes Wesen auffaßt, eine Offenheit, die erst in der Gottesschau voll erfüllt wird, von Gott aber von Anfang an mitgegeben ist. In den Schilderungen der Voraussetzungen und der Konsequenzen dieser Lehre erweist sich der Autor als sicherer Thomist. Zwar wird die Wahrheitsfrage der von Thomas verwendeten Philosophie nicht gestellt, ja man gewinnt den Eindruck, daß sie gar nicht gestellt werden kann. Wenn auch Thomas als Theologe eine der Subjektivität des Glaubenden entsprechende Philosophie wählen oder erarbeiten mußte, so ist damit den philosophischen Deutungen, u. a. den sogenannten Gottesbeweisen des Aquinaten, nicht jeder philosophische Wert abzusprechen. Man muß wohl der Tatsache Rechnung tragen, daß viele Philosophen die von Kant errichtete Mauer der Kritik für undurchbrechbar halten, aber ist sie es wirklich? Mit dem I. Vatikanum müssen wir immerhin annehmen, daß man «den einen und wahren Gott, Schöpfer und unseren Herrn, aus jenen Dingen, die geworden sind, mit dem Licht der natürlichen Vernunft sicher erkennen kann» (Denz./Schönm. 3026), eine Lehre übrigens, an der auch das II. Vatikanum festhält (Dogm. Konst. über die göttliche Offenbarung, Nr. 6). Wie immer es aber auch mit der Auffassung des Autors steht, wir müssen ihm dankbar sein, daß er die Lehre des Aquinaten tief erfaßt und treffend dargelegt hat und daß er die heutige Problematik, mit der wir uns ja auseinandersetzen müssen, so entschieden aufgreift.

J.-H. NICOLAS' Vortrag behandelt «Die verlorene und in Christus wiedergefundene Menschheit». Im ersten Teil wird der Glaubensinhalt dieser Aussage kurz dargestellt, im zweiten die Erhebung der Menschheit Christi geschildert, im dritten die Bedeutung der Menschwerdung Christi für uns beschrieben. Der Autor versteht es meisterhaft, die verschiedenen Fehldeutungen, die sich im Laufe der Geschichte immer wieder anmelden, aus dem Weg zu räumen und den Wert der thomatischen Schau, die allen metaphysischen Erfordernissen Rechnung trägt, vor Augen zu führen. Tief und überzeugend ist jener Teil der Aufführungen, der die wahre Freiheit Christi rechtfertigt. In einer Fußnote wird nur erwähnt, daß Thomas eine Deszendenz-Christologie vertritt. Es wäre gut gewesen, wenn man ausdrücklicher auf die gegenwärtigen Bestrebungen einer aszendenten Christologie – auf ihre Möglichkeiten und Gefahren – hingewiesen hätte.

Der Vortrag von C. J. PINTO DE OLIVEIRA, der den Titel «Von einer anthropologischen Theologie zu einer politischen Moral» trägt, beweist, wie man, von den Prinzipien des Aquinaten ausgehend, für die modernsten Probleme, wenn auch nicht eine fertige Antwort, so doch wertvolle Gedankenimpulse erhalten kann. Dem Autor, der in den gegenwärtigen moral-soziologischen Problemen beheimatet ist, dazu aber auch die Moraltheologie des Thomas gründlich kennt, gelingt es, ohne dessen Prinzipien zu überspannen, mit magistraler Klarheit und Folgerichtigkeit diese zur Lösung aktueller Probleme heranzuziehen. Manchmal wäre es gut gewesen, besonders wo es um die heikle Frage der Autonomie der menschlichen Freiheit geht, einige Texte des Aquinaten anzuführen oder wenigstens in einer Fußnote auf sie hinzuweisen, um dem Leser die Möglichkeit zu bieten, die Deutung des Autors nachzuprüfen. Mit großzügigem Wohlwollen, vielleicht sogar mit ein wenig zu viel Nachsicht bewertet er die «Befreiungstheologie» Lateinamerikas als «prophetische Botschaft». Wir wollen dem Autor – der selber aus Lateinamerika stammt und die dortigen Verhältnisse gut kennt – diese Nachsicht gerne zugestehen und hoffen, daß sich diese «Befreiungstheologie» mit der Zeit von jenen Einseitigkeiten befreien wird, die solchen «prophetischen» Theologien anzuhafte pflegen.

Alles in allem muß man die Dominikanerprofessoren der Universität Fribourg, die die soeben besprochenen Vorträge hielten und nun in Buchform erscheinen ließen, zu ihrem Unternehmen beglückwünschen. Auch Paul VI. hatte in einem an den Ordensgeneral der Dominikaner gerichteten Brief vom 20. November 1974 die Aktualität des hl. Thomas gewürdigt. In dem Maße, als die Kirche den Weg der wahren Erneuerung betritt, wird sich auch wieder die Lehre des Doctor communis Geltung verschaffen.

Mit einigem Staunen bemerkt man, daß diese hochqualifizierten theologischen Abhandlungen in der Reihe «Arbeiten zur Psychologie, Pädagogik und Heilpädagogik» erschienen. Vielleicht darf man in diesem Umstand ein gutes Omen sehen: daß die Lehre des Thomas von Aquin tatsächlich geeignet ist, zur Heilung der heutigen zerrütteten theologischen Situation beizutragen.

E. THOMAS MEHRLE OP